

## Manger des animaux ?

*L'enfant et l'éthique (animale) dans al-Qunfuḍ de Zakariyyā Tāmir*

*Peter Dové*

*Al-Qunfuḍ* [Le hérisson]<sup>1</sup> est le dernier ouvrage fictionnel publié – à ce jour – par l'écrivain syrien Zakariyyā Tāmir. Ce récit évoque l'enfance heureuse du personnage principal, un petit garçon, et son passage à l'âge adulte, ce qui provoque, à la fin de l'ouvrage, un « désenchantement » et une transformation importante de la vision du monde enfantine.

Dans cet ouvrage, la nourriture est présente comme un acte social prenant place au sein de la famille et, à cet égard, comme un acte quotidien. Néanmoins, la consommation de viande recouvre une signification particulière en lien avec le passage à l'âge adulte. La présente étude analyse sous cet angle deux chapitres d'*al-Qunfuḍ*, « Luḡat al-asmāk » [Le langage des poissons] et surtout « Ākilū l-ḡizlān » [Les mangeurs de gazelles]. Ces deux chapitres racontent, à travers l'acte de manger de la viande, la confrontation de deux visions du rapport homme-animal et ainsi, en fin de compte, la confrontation de deux visions du monde différentes : la vision enfantine et celle des adultes. Ces deux chapitres sont ensuite comparés à une courte nouvelle de Tāmir, « Al-Ġazāl al-saḡīn » [La gazelle prisonnière], publié en 1970, qui exploite les mêmes motifs que le chapitre « Ākilū l-ḡizlān » afin de formuler une critique de la société syrienne de l'époque.

L'analyse de ces textes aboutira à une discussion sur les implications éthiques de la consommation de viande – donc de la question de l'éthique animale<sup>2</sup> – dans cet ouvrage de Zakariyyā Tāmir<sup>3</sup>.

1 Tāmir, Zakariyyā, *al-Qunfuḍ*, 2005.

2 J'entends ici la notion d'éthique animale dans un sens large qui réfère aux jugements moraux sur le traitement des animaux. Je n'aborderai pas la question des devoirs des hommes envers les animaux ni des droits des animaux, cf. Jeangène Vilmer, Jean-Baptiste, « Les principaux courants en éthique animale », p. 79-92.

3 Pour une introduction au champ des études animales dans lesquelles s'inscrit – entre autres – la présente étude, cf. Dardenne, Emilie, *Introduction aux études animales*, 2020. Voir aussi Macho, Thomas, *Warum wir Tiere essen*, 2022, qui contient des réflexions menées dans une perspective de l'histoire culturelle sur la consommation des animaux. Pour un aperçu des études animales en littérature, cf. *Human-Animal Studies. Eine Einführung für*

## 1 Zakariyyā Tāmīr et son œuvre

Zakariyyā Tāmīr, né en 1931 à Damas et vivant depuis 1982 en Angleterre, est l'un des plus importants nouvellistes arabes modernes, considéré comme un écrivain novateur dont l'œuvre explore de nouvelles formes littéraires. Ses nouvelles vont ainsi à contre-courant de l'écriture réaliste qui domine la littérature syrienne pendant la deuxième moitié du 20<sup>ème</sup> siècle<sup>4</sup>. Tāmīr a publié à ce jour neuf recueils de nouvelles<sup>5</sup>, deux recueils de chroniques<sup>6</sup>, un grand nombre de contes pour enfants et un seul récit, composé de courtes histoires, *al-Qunfud*, qui sera au centre de la présente étude.

A l'exception de ce dernier ouvrage, les nouvelles de Tāmīr sont majoritairement des textes grotesques et satiriques, assez souvent d'un humour foncièrement noir ; la vision du monde que ces textes présentent est infernale et cauchemardesque. Tāmīr aborde dans ses nouvelles les problèmes politiques et sociaux, comme la pauvreté. Il y critique l'oppression exercée par l'Etat et par les conventions et traditions sociales ; il dénonce les abus du pouvoir, du régime, et des puissants, la corruption sous toutes ses facettes et la violence exercée par ces institutions et acteurs. Il parle aussi de l'effet dévastateur de ces circonstances sur les humains ; ainsi, à titre d'exemple, la situation – et le drame – de l'intellectuel qui n'a de choix qu'entre la mort (ou partir) et la coopération ou collaboration<sup>7</sup>.

Tāmīr exploite et incorpore dans ses textes des stratégies littéraires novatrices, comme le *stream of consciousness*, l'écriture associative, le collage/montage ou même des éléments lyriques. Souvent, les frontières entre rêve et réalité, entre mort et vie ne sont plus clairement discernables.

Les personnages littéraires des textes satirico-grotesques de Tāmīr sont en général des personnages-types, caricaturés et caractérisés par un seul trait. Ce sont des personnages littéraires qui incarnent des idées et cette construction « plate »<sup>8</sup> des personnages sert les visées satiriques des textes. Tāmīr exploite

---

*Studierende und Lehrende*, éd. Kompatscher, Gabriela, Spannring, Reinhard et Schachinger, Karin, p. 224-231.

4 Cf. Abbas, Hassan, « La littérature en Syrie », p. 171-197.

5 *Ṣahīl al-ǧawād al-abyaḍ*, 1960 ; *Rabīʿ fī l-ramād*, 1963 ; *al-Raʿd*, 1970 ; *Dimašq al-ḥarāʾiq*, 1973 ; *al-Numūr fī l-yawm al-ʿāšir*, 1978 ; *Nidāʾ Nūḥ*, 1994 ; *Sa-naḍḥak*, 1998 ; *al-Ḥiṣrim*, 2000 et *Taksīr al-rukab*, 2002.

6 *Hiǧāʾ al-qatīl li-qātilihī*, 2003 ; *Arḍ al-wayl*, 2015.

7 Cf. Stehli-Werbeck, Ulrike, « Der Poet der arabischen Kurzgeschichte : Zakariyyā Tāmīr », p. 179-190 et Dové, Peter, *Erzählte Tradition : Historische und literarische Figuren*, 2006.

8 Cf. Forster, Edward Morgan, *Aspects of the Novel*, p. 44, voir aussi Rimmon-Kennan, Shlomit, *Narrative Fiction*, p. 31.

fréquemment les même personnages-types dans ses nouvelles<sup>9</sup> ; ce sont, pour nommer les plus importants : un roi tyrannique – caractérisé comme colérique, assez souvent cynique –, des vizirs serviles, des intellectuels opprimés, des femmes (souvent victimes de l'ordre régnant, sans être, fait saillant de l'univers tāmérien, des personnages passifs), les héros historiques et personnages littéraires tirés du patrimoine culturel, du *turāt*, et, enfin, l'enfant.

## 2 *Al-Qunfud (Le hérisson)*

Le thème de l'enfance est au cœur de ce dernier ouvrage fictionnel de Zakariyyā Tāmir, publié en 2005. De manière générale, l'enfance et l'enfant recouvrent une importance capitale dans toute l'œuvre de Tāmir. Tandis que le monde des adultes est perçu dans ses nouvelles satirico-grotesques comme un monde foncièrement détérioré, profondément et cruellement violent, l'enfant et l'enfance sont souvent vus comme l'antipode de ce monde. L'enfant se caractérise par son innocence (morale) et surtout par son empathie ; il a la faculté de « comprendre » l'autre, il parle aux étoiles, aux arbres, aux animaux ; il sait apprécier la beauté (poétique) du monde, des astres, des fleurs, des animaux. Lorsqu'il est exposé – sans protection mentale aucune – à la violence des adultes, et dans la plupart des nouvelles de Tāmir non pas comme victime directe, mais comme simple témoin, il est néanmoins blessé « mortellement » par ce qu'il voit et il disparaît ensuite de ce monde adulte (par exemple dans les nouvelles « Randā »<sup>10</sup> et « al-Šağara al-ḥaḍrā' »<sup>11</sup>). L'enfant incarne ainsi l'innocence et en particulier les vertus et facultés que les adultes auraient perdues.

*Al-Qunfud* reprend ce thème de l'enfant et de l'enfance, mais d'une façon différente à plusieurs égards ; en ce sens, *al-Qunfud* représente une certaine évolution dans l'œuvre de Tāmir. Contrairement aux autres œuvres, *al-Qunfud* ne se caractérise pas par une vision maléfique ni par l'écriture satirico-grotesque si typique des ouvrages précédents de Tāmir. *Al-Qunfud* se distingue plutôt par une écriture « intime » et par une évocation « bienveillante » du monde familial. L'humour est aussi présent dans cet ouvrage, mais il sert surtout à faire accepter les petites faiblesses des gens en en riant. C'est un humour doux qui justement admet ces faiblesses tout en les dévoilant. Cependant, le pessimisme quant à la « nature » humaine apparaît également dans cet ouvrage, bien qu'en filigrane (cf. plus bas).

9 Cf. Westney, Emma, « Individuation and Literature », p. 189-199.

10 Tāmir, Zakariyyā, *al-Numūr*, p. 45-50.

11 Tāmir, Zakariyyā, *Dimašq al-ḥarā'iq*, p. 125-158.

Si *Al-Qunfud* est bien lui aussi, par sa forme, un recueil d'histoires courtes, il constitue néanmoins une unité non seulement du point de vue du thème, mais également de l'intrigue – ne serait-ce que pour une faible part : c'est un narrateur homodiégétique qui raconte son enfance, et comment il est enfin passé à l'âge adulte. L'œuvre repose toutefois sur une structure « anecdotique » : ce sont surtout des scènes de la vie d'enfant qui sont racontées et en particulier les petits soucis et bonheurs de la vie familiale. Ce sont des scènes tout à fait quotidiennes, et, comparées aux thématiques sociales et politiques des recueils précédents, « insignifiantes » : ainsi le garçon s'imagine être un arbre, il parle aux arbres et discute avec les murs de la maison ; il raconte les jours (heureux) où il était malade et où tout le monde s'occupait de lui ; il se remémore une promenade avec son père, et ainsi de suite. C'est un monde sûr et chaleureux qui est ainsi raconté ; l'enfant trouve son bonheur dans l'intimité de sa famille. Mais au fil de la narration, l'enfant grandit et sort, par ses « contacts » avec le monde adulte, de son monde enfantin. A la fin de l'ouvrage, il est devenu adulte ; il essaie encore une fois de reprendre contact avec les choses, les plantes ou les animaux, mais il ne rencontre que des réponses froides, voire cyniques, ou même aucune réponse du tout, rien qu'un silence froid. Son lien « magique » avec le monde est rompu.

Dans *al-Qunfud*, la vie politique, les problèmes et les violences de la société (si importants dans les autres œuvres de Tāmir) ne sont présents que comme un faible écho. Par contraste avec la violence quotidienne si intensément contée par Tāmir dans ses autres textes, c'est un ouvrage apaisé (mais non naïf, ni dépourvu d'une ironie subversive, cf. plus bas).

*Al-Qunfud* se caractérise par une écriture « réaliste » et stable ; les histoires ou chapitres sont d'une facture « classique », qui s'apparente aux formes conventionnelles (comme l'anecdote) ; l'écriture associative si courante dans les écrits de Tāmir ne se retrouve que dans certaines nouvelles qui imitent la pensée « vagabonde » de l'enfant. Mais dans ces cas, il n'y a plus de brouillage de frontières entre le « réel » et le « rêve », ni un éclatement des conventions littéraires comme dans bien des textes de Tāmir : la pensée de l'enfant est explicitement signalée comme telle. Par conséquent, contrairement aux ouvrages antérieurs où l'on trouve majoritairement des personnages-types, on a affaire dans *Al-Qunfud* à des personnages complexes, qui ne sont plus construits comme des allégories et qui sont donc des « individus » à part entière, décrits avec leurs points forts et leurs faiblesses. Ce sont surtout les pensées et sentiments du petit garçon qui sont relatés de façon nuancée. Ainsi, le petit garçon ne se laisse pas tromper par les petits mensonges des adultes, il perçoit très vite et très bien les contraintes et contradictions de leur monde adulte, mais il est aussi par moments en proie à des sentiments contradictoires.

Mais *al-Qunfud* est moins une analyse psychologique de l'enfant et du passage à l'âge adulte qu'une évocation nostalgique de l'enfance. Le bonheur exprimé dans *al-Qunfud* – avec les valeurs qui y sont attachées – reste ainsi un bonheur utopique : le bonheur de l'enfant qui peut vivre sa curiosité, avec empathie et innocence, qualités qu'il perd inévitablement en devenant adulte, comme l'indique le tout dernier chapitre.

### 3 « Luġat al-asmāk » [Le langage des poissons]<sup>12</sup> : une vision infantine du rapport homme-animal

« Luġat al-asmāk » est le premier des deux chapitres d'*al-Qunfud* analysés ici et dans lesquels la consommation de viande est un élément fondamental de l'histoire. Le chapitre « Luġat al-asmāk » constitue, comme tous les chapitres d'*al-Qunfud*, une histoire close, achevée.

Dans ce chapitre, la mère du petit garçon est en train de repriser des chaussettes dans la cour de la maison familiale, et le petit garçon commence alors, comme il aime le faire, à assaillir sa mère de questions sur la mer. Elle y répond, bien qu'un peu lassée, car, comme elle l'explique au petit garçon, elle a déjà répondu maintes fois aux mêmes questions. Leur conversation arrive finalement au point où l'enfant lui demande s'il est vrai que certains poissons qui vivent dans la mer mangent des humains : la mère, exaspérée, avertit le petit garçon qu'ils le mangeront lui aussi s'il ne se tait pas. Mais le garçon insiste et veut savoir si les poissons parlent comme les humains parlent. La mère répond que les poissons parlent, mais qu'ils utilisent une langue que personne ne peut connaître. Alors le garçon décide qu'il apprendra la langue des poissons quand il sera grand, et qu'il les convaincra de ne plus manger les humains. Et leur conversation s'arrête là. Le soir, le père rentre du travail et la mère, amusée, lui raconte le projet futur de leur enfant ; et le père commente en riant : « Mais il ne réussira pas à convaincre les gens de ne plus manger de poissons. »<sup>13</sup>. Le garçon regarde alors son père avec colère en se souvenant de la manière dont ce père « avale goulûment des poissons, qu'ils soient frits ou cuits »<sup>14</sup>. Et ainsi se termine le chapitre.

12 *Qunfud*, p. 23-24.

13 *Ibid.*, p. 24.

14 *Ibid.*, p. 24.

Selon la vision du rapport homme-animal du petit garçon, il est tout à fait possible de communiquer avec les poissons<sup>15</sup>, afin d'établir avec succès la paix entre eux et les humains. C'est une vision harmonieuse du rapport humain-animal, de dialogue et d'entente, où l'on ne se mange pas mutuellement. C'est une forme de vie d'où la violence serait absente – et donc aussi toute forme de hiérarchie.

Cette vision du rapport homme-animal est remise en cause par le père pour qui les poissons ne sont que nourriture, une nourriture qu'il aime, d'ailleurs, manger avec appétit. La vision du petit garçon est ainsi confrontée à celle bien plus brutale du père. Dans la vision du rapport humain-animal du père, les animaux sont pris en compte uniquement pour leur utilité alimentaire (et le plaisir que procure leur consommation). Le petit garçon réagit avec fureur à cette attitude. Il perçoit et juge très négativement le comportement du père et ses habitudes alimentaires – et par conséquent sa conception du rapport homme-animal.

#### 4 « Ākilū l-ġizlān » [Les mangeurs de gazelles]<sup>16</sup> : passage au monde des adultes

Le chapitre « Ākilū l-ġizlān » est une des rares histoires d'*al-Qunfud* dont la fin – la chute – est passablement cruelle. Ce chapitre raconte une nouvelle « étape » du développement du petit garçon : c'est une « initiation » au monde des adultes par la nourriture, plus exactement par la consommation de viande de gazelle. On y retrouve la même confrontation de deux visions concurrentes du rapport humain-animal que dans le chapitre « Luġat al-asmāk », à ceci près que, dans ce chapitre, le petit garçon devient partie, même si c'est contre son gré, de ce monde des adultes, par la consommation de viande de gazelle.

Dans ce chapitre, le narrateur raconte son amour pour les gazelles. Au début du chapitre, son frère aîné lui promet de lui offrir un livre illustré avec des images de gazelles s'il réussit (lui-même, le frère aîné) ses examens scolaires. Or, le frère aîné connaît parfaitement le grand amour que le petit garçon porte aux gazelles. Cet amour, comme le raconte le garçon, débuta un jour au marché

15 La vision enfantine du rapport humain-animal dans *al-Qunfud* n'est pas une vision originale de Tāmīr ; cette vision du monde est caractéristique d'une phase du développement psychologique de l'enfant, comme le remarque Florence Gaiotti, spécialiste de la littérature pour la jeunesse : les jeunes enfants portent au monde un « regard animiste et syncrétique ». Cf. Gaiotti, Florence, *Expériences de la parole*, p. 159. Cf. Dardenne, Emilie, *Introduction aux études animales*, p. 242-248.

16 *Qunfud*, p. 49-51.

lorsqu'il aperçut une gazelle attachée à la porte du magasin d'un vendeur de poules. Intrigué, le petit garçon demanda à sa mère ce qui arrivera à la gazelle quand elle sera vendue. Et la mère lui répondit : « On l'égorgera, lui enlèvera la peau, on la fera cuire et on la mangera »<sup>17</sup>.

La gazelle impressionne fortement le petit garçon : il n'avait jamais vu une créature dégagant une telle douceur, et ses yeux, emplis d'une délicate tristesse, pénètrent son cœur, comme il le dit, où ce regard restera gravé à jamais. Cette réceptivité du petit garçon à la gazelle contraste nettement avec la sobriété, sans empathie aucune, avec laquelle la mère lui explique le sort de la gazelle.

L'enfant commence alors – à la moindre occasion – à assommer son frère aîné de questions sur les gazelles ; et celui-ci lui répond tandis que le petit garçon l'écoute avec une attention solennelle. Le petit garçon apprend ainsi que la gazelle vit dans le désert, qu'elle ne mange que de l'herbe et ne fait de mal à personne. Le petit garçon demande alors à son aîné : « Comment les gens la chassent-ils ? ». Et celui-ci répond que la gazelle n'est pas forte, mais qu'elle est rapide comme le vent. Ainsi, elle pouvait toujours échapper aux assauts des humains, jusqu'à ce que l'on invente l'automobile, plus rapide que la gazelle. Cette information provoque la colère du jeune garçon qui demande, exaspéré : « Et qui a inventé l'automobile ? » Et le frère de répondre : « Moi, Dieu soit loué, je n'ai pas inventé la voiture, ni l'avion, ni les chars »<sup>18</sup>.

Le jour où l'aîné apprend qu'il a réussi ses examens, son petit frère lui rappelle sa promesse et réclame le livre sur les gazelles, mais ce livre est épuisé – ce qui réjouit le petit garçon, car il en conclut que la gazelle doit avoir beaucoup d'amis. A la place du livre promis, le frère aîné lui offre la statuette d'une gazelle en céramique. Le petit garçon passe alors des heures à parler à cette figurine, mais elle ne lui répond jamais. Puis, un jour, l'enfant joue au ballon dans sa chambre, et par mégarde heurte la statuette avec le ballon : elle tombe et se brise en mille morceaux. Elle finit donc répandue sur le sol « comme si une automobile lui était passée dessus »<sup>19</sup>. La tristesse qui envahit alors le petit garçon pousse son frère à lui promettre une gazelle vivante.

Puis vient le jour où la famille est invitée chez les grands-parents. Le repas est délicieux, et toute la famille loue les talents de la cuisinière. Et quand le garçon dit à sa grand-mère qu'il n'a jamais rien mangé d'aussi délicieux, le grand-père lui dit : « Le talent de ta grand-mère pour cuisiner la viande de gazelle n'a pas

---

17 *Ibid.*, p. 49.

18 *Ibid.*, p. 50.

19 *Ibid.*, p. 51.

d'égal, et elle est bien connue pour ça »<sup>20</sup>. Le petit garçon feint alors l'indifférence et continue à manger comme s'il était sourd. Et ainsi se termine ce chapitre d'*al-Qunfud*.

Le petit garçon est très réceptif à la beauté et à la vulnérabilité de la gazelle, d'abord en la voyant directement, vivante, au marché, puis en se plongeant dans le monde des gazelles à travers les récits scolaires de son frère. L'enfant est profondément touché par la souffrance de la gazelle, mais il est surtout très impressionné par les qualités de cet animal. Le petit garçon se caractérise ainsi par son empathie, mais aussi par sa sensibilité à la beauté de la gazelle. Cela définit son rapport à l'animal et construit sa vision du rapport humain-animal, qui est une vision d'un monde où la gazelle devrait vivre en paix et en sécurité.

Les adultes, par contraste, savent très bien qu'ils mangent de la viande de gazelle, mais ils ne montrent aucune empathie à l'égard de cet animal. Leur vision du rapport homme-animal est construite autour d'une hiérarchie nette ; c'est finalement une vision du monde qui assigne aux animaux, la gazelle dans ce texte, la position de la seule proie.

Le rêve d'une sorte de « fusion » du petit garçon avec la gazelle se réalise à la fin du chapitre par une inversion ironique et cruelle : le garçon s'unit à la gazelle en la mangeant. Cependant, cet acte du garçon n'est pas fortuit ; il n'est que le résultat d'une évolution. S'il y a, au début du chapitre, une sorte d'union entre le garçon et la gazelle, puisque le regard de la gazelle – selon les mots du garçon – s'est planté dans son cœur à jamais, la statuette et surtout sa destruction marquent une étape d'objectivation de la gazelle, une réification, qui instaure une distance entre le petit garçon et l'animal. Cette évolution trouve son aboutissement dans la consommation de la viande de gazelle par le petit garçon. La vision enfantine du rapport humain-animal se trouve, à la fin du chapitre, banalisée, rabaissée par l'acte « banal » et – dans ce contexte – cruel de manger de la viande de gazelle. L'enfant devient partie du monde adulte, bien que malgré lui.

Ce passage de l'enfant au monde adulte est mis en parallèle avec l'évolution de l'humanité et de son rapport à la gazelle. Les explications du frère aîné évoquent une terre originelle où la gazelle pouvait vivre sans être la proie des chasseurs, car elle était trop rapide pour les humains. Ce n'est qu'avec l'invention de l'automobile (que le grand frère associe aux chars, cf. plus haut), donc avec l'avènement de la modernité (technologique) que cet âge d'or pour les gazelles aurait pris fin<sup>21</sup>. Ainsi, cette « modernité » est présentée comme

20 *Ibid.*, p. 51.

21 Ce motif de l'intrusion de l'automobile dans un monde « harmonieux », provoquant la rupture d'un équilibre entre les humains et leur environnement naturel, est un motif

une rupture avec un « paradis », comme une déchéance (du point de vue des gazelles et du petit garçon), et le chapitre peut se lire, sous cet angle, comme une critique de la modernité.

Le petit garçon détruit par mégarde la statuette de gazelle. La statuette détruite est décrite par le narrateur « comme si une voiture était passée dessus » (cf. plus haut). Le petit garçon devient, par cette association, un complice de cette modernité et de la destruction, advenue par la voiture. Devenir adulte apparaît, par cette mise en parallèle de l'évolution humaine et de celle du garçon, comme une « chute du paradis »<sup>22</sup>.

Ce chapitre d'*al-Qunfud* peut aussi se lire comme une satire des comportements contradictoires des adultes. Ainsi, les procédés intertextuels sont exploités, entre autres, à cette fin. La caractérisation de la gazelle comme étant vulnérable et tendre réfère à celle de la gazelle dans la littérature arabe classique<sup>23</sup> et de cette façon, à un imaginaire collectif. De même, sur le plan de l'histoire, le savoir sur la gazelle que le frère aîné transmet à son petit frère est un savoir scolaire, donc collectif et, enfin, la gazelle paraît avoir beaucoup d'amis, comme le pense le petit garçon, car le livre illustré sur les gazelles est épuisé. Par ces références, Tāmīr met à nu, bien qu'à petites touches, l'hypocrisie des adultes. L'image positive des gazelles n'a aucune importance dans la « réalité » de la vie quotidienne : la viande est consommée par les humains adultes sans égard pour l'animal vivant. Toute la contradiction de l'être humain adulte y est dévoilée (et il y a d'autres exemples dans *al-Qunfud*, comme mentionné au début de cette étude, où le petit garçon discerne les faiblesses et

---

récurrent dans la littérature arabe moderne. Citons à titre d'exemple le roman *al-Nihāyāt* (1978) d'Abd al-Rahmān Munīf, dont l'histoire se passe dans une oasis. Les préceptes transmis depuis des générations, qui interdisent de chasser pour le plaisir, ne sont plus respectés à la suite d'une sécheresse et surtout de l'arrivée des gens de la ville avec leurs voitures, et qui veulent, eux, justement chasser uniquement pour le plaisir. Cette violation des préceptes aura des conséquences sociales et écologiques néfastes pour l'oasis. Ou, autre exemple, le roman *Nazīf al-ḥaḡar* (1992) d'Ibrāhīm al-Kūnī, où, pareillement, l'intrusion des gens de la ville avec leur voiture, chassant, eux aussi, pour le plaisir et pour apaiser une faim insatiable, aboutit à la trahison du pacte de l'Homme avec son univers ; trahison qui perturbe une unité originelle. Tous ces textes, à l'instar de celui de Tāmīr, expriment un sentiment de nostalgie d'un « paradis » perdu. Cf. Van Leeuwen, Richard, « Cars in the desert », p. 52-72. Sur Ibrāhīm al-Kūnī, cf. Jihad Hassan, Kadhim, *Le roman arabe*, p. 264-271 et Vauthier, Elisabeth, « Entre roc et sable », p. 191-207.

22 On peut aussi voir dans la vision enfantine de « Luḡat al-asmāk » une vision « paradisiaque », bien qu'il s'agisse, dans une perspective intertextuelle, d'un paradis imaginé sans références explicites à un « paradis » modèle, donc sans ancrage explicite dans un imaginaire collectif clairement identifiable.

23 Cf. Viré, François, « Ghazāl », *ET<sup>2</sup>* et Chebel, Malek, *Dictionnaire des symboles musulmans*, p. 180.

petits mensonges des adultes). Le caractère subversif des nouvelles satiriques des précédents recueils de Tāmīr est ainsi également présent dans *al-Qunfud*, mais à un degré moindre.

## 5 « Al-Ġazāl al-saġīn » [La gazelle prisonnière] : une allégorie de la violence

Le motif de la gazelle vouée à la mort figure également dans la nouvelle de Tāmīr « Al-Ġazāl al-saġīn » publiée dans le recueil *al-Raʿd*<sup>24</sup> en 1970, soit bien avant la publication d'*al-Qunfud*.

Contrairement aux deux chapitres d'*al-Qunfud*, cette nouvelle est racontée par un narrateur hétérodiégétique, omniscient. Le personnage principal est un enfant, désigné seulement comme « l'enfant », et qui n'est pas non plus introduit ni caractérisé plus en détail par le narrateur. L'enfant est surtout défini par sa peur et son empathie pour la gazelle.

La nouvelle raconte une scène où l'enfant marche avec sa mère dans une rue. La main de l'enfant se cramponne à celle de sa mère, l'enfant étant intimidé par l'agitation et le bruit qui règnent en ce lieu. Puis l'enfant voit, à l'entrée d'un magasin où l'on vend des poules et des oiseaux, une gazelle attachée par un collier en cuir qui l'empêche de s'échapper et de s'enfuir<sup>25</sup>.

L'enfant demande à sa mère : « Qu'est-ce que c'est ? » La mère lui répond que « cela » s'appelle une « gazelle », que la gazelle vit dans le désert et que des chasseurs l'ont amenée ici. Et, enfin, elle explique à l'enfant ce qu'il adviendra de la gazelle quand elle sera vendue : la gazelle sera égorgée, car sa chair est délicieuse. Les dernières phrases de la nouvelle sont les suivantes :

L'enfant la [la gazelle] contempla longuement, elle se tenait là, affolée, délicate, de couleur dorée, ses yeux doux semblant sur le point de pleurer. L'enfant trembla et il sentit qu'il avait été, jadis, une gazelle qui courait à travers le désert étendu ; il éclata en sanglots.

Et le désert était en ce moment précis dans l'imagination de l'enfant une terre très étendue, couverte de sable jaune, où ne vivaient que des gazelles et des chasseurs<sup>26</sup>.

24 Tāmīr, Zakariyya, *al-Raʿd*, p. 98-99. Cette courte nouvelle constitue avec d'autres nouvelles le texte « al-Atfāl », publié dans le recueil *al-Raʿd*, p. 91-99.

25 *Ibid.*, p. 98.

26 *Ibid.*, p. 99.

On retrouve dans cette courte nouvelle une caractérisation de la gazelle presque similaire à celle du chapitre « *Ākilū l-ġizlān* » d'*al-Qunfud* : elle est douce, vulnérable, affolée et elle est la proie des humains<sup>27</sup>.

L'enfant se reconnaît dans la gazelle, il s'identifie à elle jusqu'à se sentir avoir été gazelle dans un passé imaginé. Mais ce passé imaginé était également dominé par les chasseurs et leurs proies. La gazelle, une fois vendue, sera mangée, comme l'explique la mère à l'enfant, effrayant ainsi encore plus l'enfant déjà apeuré par le brouhaha de ce lieu. C'est la peur et la terreur qui dominant tout au long de la nouvelle, dans le présent et dans le passé évoqué. Même la mère, censée protéger l'enfant, le choque en lui apprenant que la gazelle sera tuée et mangée.

Ce premier contact de l'enfant avec la gazelle aboutit à une découverte amère : l'enfant réalise qu'une violence globale domine toute la société et la vie en général. L'acte de tuer la gazelle afin de la manger représente, dans cette nouvelle, la violence de la société des humains.

Contrairement à ce qu'ils représentent dans l'histoire « *Ākilū l-ġizlān* », la gazelle ainsi que l'enfant peuvent être lus dans « *al-Ġazāl al-saġīn* » comme des métaphores, comme une incarnation des qualités qui se perdent dans une ambiance politique et sociale d'enfermement<sup>28</sup>, de violence et de peur dominantes.

On retrouve dans cette nouvelle publiée à la fin des années soixante le personnage-type de l'enfant qui est souvent exploité dans les nouvelles satiriques de Tāmir, caractérisé par l'innocence et l'empathie, et qui finit par être confronté à un monde adulte cruel où ces valeurs « enfantines » sont sans importance. La nouvelle peut ainsi se lire comme un commentaire politique allégorique de la situation en Syrie à l'époque.

---

27 Je me limite dans ce travail à une analyse de la consommation de viande sous l'angle de l'éthique animale. Mais comme la gazelle peut, dans la tradition poétique arabe, représenter la féminité, et que Tāmir réfère sans équivoque à cette tradition par sa caractérisation de la gazelle, il pourrait être intéressant d'analyser dans une perspective d'initiation sentimentale l'acte de manger de la viande de gazelle en tant qu'incarnation de la femme et de la sexualité. Mais cela nécessiterait une lecture psychanalytique des textes, ce qui n'est pas notre but dans la présente étude.

28 Peter Bachmann parle, à propos de la ville dans cette nouvelle, qu'il qualifie de « close », d'une image archétypale de la prison. (« Die geschlossene Stadt wird sogar zum archetypischen Bild des Gefängnisses [...] »). Bachmann, Peter, « Hundert Jahre arabische Kurzgeschichte », p. 63.

## 6 Conclusion : Manger des animaux ?

Dans « Ākilū l-ġizlān », de 2005, on retrouve quasiment la même constellation de personnages et une intrigue comparable, mais pas du tout ce sentiment d'enfermement et de terreur caractéristique de la nouvelle « al-Ġazāl al-saġīn » : dans *al-Qunfud*, le petit garçon ne vit pas dans ce sentiment de peur. Il se sent protégé et en sécurité au sein de sa famille ; il est ouvert, curieux, espiègle et parfois malin. Dans « Ākilū l-ġizlān », manger de la viande de gazelle est un acte brut (aux yeux de l'enfant), mais aussi banal et « familial », convivial. C'est un acte qui a, dans ce texte, une dimension psychologique, subjective<sup>29</sup> car on y raconte le « choc » qui marque une étape du passage à un stade adulte. De plus, dans « al-Ġazāl al-saġīn », l'enfant est uniquement victime, tandis que dans « Ākilū l-ġizlān », le personnage de l'enfant est plus complexe, il devient même, comme on l'a vu, bien qu'involontairement, complice des actes de « destruction » de la gazelle.

Dans *al-Qunfud*, manger de la viande est moins une critique, un commentaire allégorique de la société syrienne comme dans la nouvelle « al-Ġazāl al-saġīn », qu'un constat de l'ambivalence de la vie humaine et de l'ambiguïté morale de l'homme (adulte). Une ambiguïté que le narrateur assume à la fin d'*al-Qunfud* en vivant son « statut » d'adulte tout en étant nostalgique de son enfance perdue à jamais.

De plus, ce n'est pas uniquement le narrateur homodiégétique, le personnage principal, qui est présenté d'une façon nuancée, mais aussi les autres personnages. Ils sont de ce fait des personnages complexes, ambivalents. Bien qu'*al-Qunfud* raconte la vie d'une famille heureuse, les textes de cet ouvrage font entrevoir l'ambiguïté (morale) de l'existence humaine. En particulier derrière les actes ordinaires, « banals », de manger de la viande se profile une idée assez pessimiste de l'être humain (adulte) et de son rapport destructif aux animaux. *Al-Qunfud* rejoint à cet égard, bien qu'à un degré moindre, la vision pessimiste du monde et de l'homme (adulte) des recueils précédents de Tāmir. Dans les textes d'*al-Qunfud* se construit un ordre culturel qui est caractérisé par un ordre hiérarchique de la relation homme (adulte) – animal ; un ordre qui se fonde principalement sur la force. La souffrance de la gazelle est montrée dans ces textes : manger de la viande (de gazelle), mais aussi des poissons, est, en dernier lieu, un acte violent<sup>30</sup>.

29 La subjectivation constatée dans cette œuvre s'inscrit dans une tendance majeure de la littérature arabe contemporaine, comme il a déjà été relevé maintes fois, cf. Zekri, Khalid, *Fictions du réel*, 2006, cf. Dové, Peter, « Erzählweisen und gesellschaftlicher Wandel », p. 385-396.

30 Les animaux sont récurrents dans toute l'œuvre de Tāmir. Ils sont souvent exploités dans une visée satirique, et ils sont majoritairement des animaux « métaphoriques », comme l'âne qui représente l'intellectuel collaborant avec le régime dans un Etat autoritaire (dans

*Al-Qunfud* ne présente cependant pas une éthique animale élaborée, militante, ce n'est donc pas non plus un ouvrage explicitement politique de ce point de vue. Cet ouvrage soulève néanmoins des questions éthiques en lien avec la manière dont les humains traitent les animaux, et interroge, en fin de compte et d'une façon critique, les visions du monde qui motivent ces actions et leurs impacts sur les humains.

### Bibliographie

- Abbas, Hassan, « La littérature en Syrie dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle », *Europe*, 870 (octobre 2001), p. 171-197.
- Bachmann, Peter, « Hundert Jahre arabische Kurzgeschichte : Bemerkungen zu den neuesten Werken des Syriers Zakariyā Tāmīr », dans *Göttinger Orientforschungen 1. Reihe Syriaca, Band 3* (1973), p. 45-82.
- Chebel, Malek, *Dictionnaire des symboles musulmans*, Paris, Albin Michel, 2001.
- Dardenne, Emilie, *Introduction aux études animales*, Paris, PUF, 2022<sup>2</sup>.
- Dové, Peter, *Erzählte Tradition : Historische und literarische Figuren im Werk von Zakariyā Tāmīr. Eine narratologische Analyse*, Wiesbaden, Reichert Verlag (« Literaturen im Kontext : arabisch – persisch – türkisch », 22), 2006.
- Dové, Peter, « Erzählweisen und gesellschaftlicher Wandel. Bemerkungen zu *al-Qunfud* von Zakariyyā Tāmīr », dans *Moderne im Islam – Islam in der Moderne. Festschrift für Reinhard Schulze*, éd. Zemmin, Florian, Stephan, Johannes et Corrado, Monica, Leiden, Brill, 2012, p. 385-396.
- Forster, Edward Morgan, *Aspects of the Novel*, London, Edward Arnold, 1927.
- Gaiotti, Florence, *Expériences de la parole dans la littérature de jeunesse contemporaine*, Rennes, PUF (« Interférences »), 2009.
- Jeangène Vilmer, Jean-Baptiste, « Les principaux courants en éthique animale », dans *La question animale. Entre science, littérature et philosophie*, éd. Chapouthier, Georges, Coquio, Catherine, Campos, Lucie et Engélibert, Georges, Rennes, PUF (« Interférences »), 2011, p. 79-92.
- Jihad Hassan, Kadhim, *Le roman arabe (1843-2004). Bilan critique*, Arles, Actes Sud, 2006, p. 264-271.
- Kompatscher, Gabriela, Reinhard Spannring et Karin Schachinger, *Human-Animal Studies. Eine Einführung für Studierende und Lehrende*, Münster, New York, Waxmann, 2017.
- Macho, Thomas, *Warum wir Tiere essen*, Vienne, Molden Verlag, 2022.

---

la nouvelle « Yawma ḡaḏiba Ğinkīz Ḥān », dans Tāmīr, Zakariyya, *Nidā' Nūḥ*, p. 279-285) ou, autre exemple, la célèbre nouvelle « *al-Numūr fī al-yawm al-āšīr* », dans Tāmīr, Zakariyya, *al-Numūr*, p. 73-80, où le dressage du tigre représente, au moins selon certaines lectures, le citoyen dompté.

- Rimmon-Kennan, Shlomit, *Narrative Fiction. Contemporary Poetics*, London, Routledge (« New Accents »), 2002<sup>2</sup>.
- Stehli-Werbeck, Ulrike, « Der Poet der arabischen Kurzgeschichte : Zakariyyā Tāmir », dans *Arabische Literatur, postmodern*, éd. Neuwirth, Angelika, Pflitsch, Andreas et Winckler, Barbara Munich, Edition text + kritik, 2004, p. 179-190.
- Tāmir, Zakariyyā, *al-Raʿd*, Damas, Ittiḥād al-kuttāb al-ʿarab, 1970.
- Tāmir, Zakariyyā, *Dimašq al-ḥarāʿiq*, Damas, Ittiḥād al-kuttāb al-ʿarab, 1973.
- Tāmir, Zakariyyā, *al-Numūr fī al-yawm al-ʿāšir*, Beyrouth, Dār al-ādāb, 1978.
- Tāmir, Zakariyyā, *Nidāʾ Nūḥ*, Londres, Riyāḍ al-rayyis, 1994.
- Tāmir, Zakariyyā, *al-Qunfuḍ*, Beyrouth, Riyāḍ al-rayyis, 2005.
- Van Leeuwen, Richard, « Cars in the desert : Ibrahim al-Kawni, Abd al-Rahman Munif and André Citroën », dans *Oriente Moderno, Nuova serie*, 2/3 (1997), p. 52-72.
- Vauthier, Elisabeth, « Entre roc et sable, le récit du Sahara comme lecture immémoriale de l'humain dans *Le saignement de la pierre d'Ibrahim al Koni* », dans *Géopoétique des confins*, éd. Bouvet, Rachel et Oliveri-Godet, Rita, Rennes, PUR (« Interférences »), 2018, p. 191-207.
- Viré, François, « Ghazāl », EI<sup>2</sup>.
- Westney, Emma, « Individuation and Literature : Zakkariyyā Tāmir and his Café Man », dans *Marginal Voices in Literature and Society in the Mediterranean Muslim World*, éd. Ostle, Robin, Strasbourg, European science foundation ; Aix-en-Provence, Maison méditerranéenne des sciences de l'homme (« Individual and society in the Mediterranean World : Issues and Sources = Individu et société dans le monde méditerranéen musulman : questions et sources »), 2000, p. 189-199.
- Zekri, Khalid, *Fictions du réel. Modernité romanesque et écriture du réel au Maroc 1990-2006*, Paris, L'Harmattan, 2006.